

Didier Ayres

Toxico

À Djamel Mabdi

I

Dans une salle de *shoot*.

Les personnages de cette scène sont trois hommes présents ici pour s'administrer un shoot à la méthadone. Je ne connais pas la configuration exacte d'une vraie salle de shoot, mais je suppose que les toxicomanes restent à peu près les mêmes que ceux que l'on connaît ou ceux que l'on voit déambuler comme des âmes en peine dans les rues des villes, petites ou grandes. Donc devant le public il ne faut pas hésiter à montrer ces trois hommes et peut-être aussi une ou deux femmes, se shooter avec toute la brutalité de cela en quoi cela consiste. Cette première scène est silencieuse. On peut imaginer que ces toxicos, 3, 4 ou 5, s'endorment après la piqûre, se refermant comme des fleurs au crépuscule.

II

Dans une brasserie, quelque chose comme La Source au métro République.

Un homme arrive au comptoir, s'adresse à un autre homme afin que la conversation s'engage. On doit s'apercevoir que chacun des deux espère trouver une dose d'héroïne. Cette rencontre n'a rien de bizarre si l'on sait que les toxicos se ressemblent et se retrouvent toujours grâce à une espèce de sixième sens qui leur permet de constituer une population complice et naturelle. Ils appartiennent tous deux à la même famille de drogués dépendants. Durant deux minutes ils comptent leurs 7 billets de cent qui doivent finir par payer leur dose. Puis vient un petit dealer sans scrupules qui parle aux deux toxicos. Il les emmènera à Belleville pour les approvisionner. Cette scène muette doit être criante de vérité, et tout ce ballet de l'échange est réglé comme une danse, une danse morbide et sadique, une passacaille sombre et amère.

III

Dans une chambre tapissée de moquette rose s'entretiennent deux hommes et une fille. Il y a une pile de livres à côté de la cheminée (traces anciennes d'un passé sans doute d'un lettré, mais tombé depuis dans la drogue).

Tu verras elle est toujours *high*.

Une sorte d'apparition, si je te suis ?

Une sorte de sainte.

Une sorte de sainte ?

Une sorte de sainte dans la vie matérielle, très au-dessus de nous autres, si tu veux.

Si je veux ?

La fille pénètre dans la chambre. L'un des deux garçons l'accueille de manière bizarre, comme s'il avait quelque chose à se reprocher, comme si une sorte de problème physique le rendait visible aux yeux de la « sainte », revêtue ici d'un pouvoir paranormal. Cette action complexe de la psychologie des individus, souligne que, par essence, une personnalité se construit dans la relation à autrui. Un visage est donc plus fort qu'un discours pour que l'on puisse se résumer soudain à soi-même, comme ici, où un visage semble détenir toute la vérité.

IV

Dans la même chambre. Le personnage est penché sur un carnet où il essaye d'écrire, monologuant sans répéter.

C'est par ennui. Oui, je peux m'ennuyer très fort. Et le temps, je ne sais pas ce que c'est. Je réagis par contact. Et la nausée disparaît. Je deviens translucide et on voit tout en moi. Mon visage n'arrive pas à le cacher. Je n'éprouve pas grand-chose. Je ne ressens parfois rien dans l'héroïne. Ne pas prendre de l'héroïne, ne pas prendre du LSD, ne pas prendre d'opium, rien. C'est une question de sexualité infantile. On parle de pervers polymorphe. Je ressens une impression d'élévation qui va vers le bas. Je n'ai jamais vraiment perduré dans la drogue. Je ne me suis fait un *fix* qu'un petit nombre de fois. Je ne suis pas dépendant du manque, mais je combats l'ennui. C'est plus fort que tout, l'ennui. C'est une prison, l'ennui. C'est l'endroit où tout disparaît, comme avalé par une immense tombe, un trou noir où crient les humains. D'ailleurs, je suis seul. Seul dans mon ennui. Je garde une photographie d'un moi-

même qui n'existe plus. 25 ans plus tard. 25 ans après ma naissance. C'est la *vape*. Mais sans aucun sentiment, pas même du soulagement. Non, juste cette petite et courte élévation au-dessus de la minute du *fix*, une espèce de trou noir, un immense trou noir où vivent les humains. Non, je n'ai jamais plané, je me suis toujours endormi. Je n'ai jamais ressenti cela avec aucune drogue que j'ai utilisée. Juste les *amphètes*. D'ailleurs, je suis seul. Juste cette photographie où je n'existe plus. Une casquette de faux-cuir. *Toxico*. C'est « homo-toxico » que le spécialiste du SIDA a écrit lors de ma première visite. Je lui ai dit que ce n'était pas uniquement ça, que cela n'avait jamais été récréatif, mais pour soigner une douleur qui n'a pas de nom. Et que je n'avais jamais été dépendant. Et de là, je suis passé aux benzodiazépines, drogues sociales. Possibilité de vivre dans le monde normal. À 25 ans, on ne sait pas clairement ce que sont les normes, le normal, l'anormal, le vécu, le rêve, le bon et le méchant, l'ennui et son contraire. Il y a donc eu quelque chose lors d'un de mes 7 *fixs*. En 10 ans, 7 *fixs*. Deux jours sous méthadone. Deux jours sous *charge*. Mais rien que je puisse établir avec une certitude absolue ; juste des sensations, des images plus ou moins stables.

V

Les deux scènes suivantes doivent se faire suite, juste en abolissant l'idée d'espace, comme si les lieux étaient davantage des zones du souvenir que des endroits réalistes. Ce qui veut dire que l'on se trouve dans une pliure du temps, laquelle peut se tendre ou se détendre, comme chacun le connaît s'il examine avec fidélité les souvenirs précis et imprécis de scènes primordiales (comme le sont les scènes d'enfance, par exemple).

Dans la chambre de Laure.

Je déteste cet Allemand.

Alors pourquoi tu sors avec ?

Peut-être que j'ai pas besoin de conseils. Tu es capable de me donner des conseils ? Un mec solide. Tu n'es pas un mec solide. Je te déteste aussi, même si tu ne le vois pas, que tu ne le devines pas. Lui, *il* est capable de m'interdire le bon *shoot*, celui qui me ferait partir au pays des chevaux, des *horses* comme on dit ? Et puis, je ne parle pas l'allemand.

Alors, qu'est-ce que vous vous dites ?

Le *shoot*, je peux le faire ; j'adore le *Ball*. L'héroïne, c'est pour la vie. C'est se marier avec l'impossible. Toi, tu survivras peut-être, mais, moi, c'est pour la vie même si je m'en sors, car je vais m'en sortir. Crois-moi, j'en sortirai vivante.

Le personnage le plus âgé prépare une seringue. Il shoote Laure. Une autre seringue. Il shoote Jean-Louis. Une autre seringue. Etc.

Je vois grand.

Je vois dans le noir comme les chats.

Je vois ce qui remplace l'amour.

Ce qui remplace la mort.

L'amour ?

La mort ?

Oui, en mieux.

C'est la sexualité.

Un état polymorphe.

L'amour de la *Blanche*.

Un amour de la *came*.

... (*Ils rient.*)

Toute l'angoisse se retire vers un lieu lointain où personne ne se connaît ni ne se parle. Le royaume du silence. Le royaume épais de ce qui n'existera jamais. Juste au moment où s'introduit l'héro dans le sang. Après, le silence. Le sommeil. Un repos en apnée.

Je vois grand.

Moi, je vois l'avenir.

Et moi, je vois dans le mur.

Comment cette dope peut être bizarre ! Là elle avance comme un cheval, et pour toi, elle te fait juste pleurer. Pleurer par avance pour ce que tu vas souffrir après elle.

Au contraire, elle me hait.

Ce sont les anges noirs de Satan. Des incubes rougeoyants.

Oui, je vois l'avenir comme une bulle coincée dans une seringue.

Ah ! je vois Satan.

...

Et toi ?

Moi ?

Idiot ! Tu es un idiot, et un rabat-joie. Tu emmerdes tout le monde.

Un des personnages essuie une montée de larmes et de petits sanglots très forts, très interiorisés, émouvants, pathétiques.

Personne n'a envie de pleurer comme toi. Tu nous fous la guigne.

Tu te souviens de cet acteur qui jouait de la batterie et qui sortait d'une cure ?

Tu nous fatigues. Arrête, veux-tu ?

Moi ? Je ne peux pas partir. Je serais trop seul.

L'odeur de sang qui jaillit. Moi, ça me saisit. Cette odeur. C'est terrible. Cette odeur, je ne peux pas m'en passer.

C'était un bon acteur.

Tais-toi.

...

Pourquoi ? Lui aussi il est mort. Il est mort avec vous. Dans un *ball*. Dans ce sinistre *ball*. Vous êtes tous des ectoplasmes. Vous n'existez pas. Vous obéissez, voilà tout.

Respire cette odeur.

Cela sent légèrement le chloroforme.

La seringue, c'est l'épée du diable.

Je ne décolle pas.

C'est pire.

La conversation s'éteint au fur et à mesure, car presque tous les protagonistes se replient dans une forme de somnolence malade et perdent peu à peu contact entre eux, sujets à l'endormissement qui succède aux injections d'héroïne.

J'atteins la barque.

La barque ?

Celle qu'il y a de l'autre côté.

Cela pour toujours.

Oui, pour l'éternité.

L'enfer.

La seringue. Passe la seringue.

Dors, mon enfant.

VI

La lumière faiblit. On se trouve maintenant dans un restaurant abandonné, une ancienne pizzeria. Elle fait face à La Source, le café de tout à l'heure. Les mêmes personnages. Ils sortent semblablement de la chambre de Laure, et sont ici comme des corneilles isolées et solitaires, qui font un groupe hétérogène, sans vraie communication. Seul, le fix les réunit. Du reste, pour ceux qui resteront en vie, cette bande de drogués ne se souviendra plus de rien, aura oublié les soirées post-défonce. Ils sont groggys.

Oui, River Phoenix. Je me souviens. C'est lui l'acteur dont je te parlais.

Tu sais ce que je vais devenir ? Une junkie. Une épave. Une loque.

Arrête, tu veux ?

Jean-Louis. Laure. Isabelle. Gunther. Moi. Ce n'est pas vivre. Ce n'est rien. Cela n'existe pas ? Vous êtes du vent. Vous n'existez pas.

Reste.

Pourquoi faire ?

Pour qu'il s'aperçoive pas qu'il est comme nous. Pas supérieur. Il dit : beau comme une fille. C'est ridicule. C'est bête. Et puis, j'aime pas ça.

...

Serge. Pascale. Les amphètes. Des créatures. Vous êtes tous des créatures. Vous ne savez pas pour moi. Vous ne vous doutez de rien. Mais un jour je serai quelqu'un. Un grand. Vous ne pourrez plus m'atteindre. *(Il pleure.)*

River Phoenix. Dans *My Own Private Idaho* de Gus Van Sant ?

Sa sortie de boîte de nuit ?

Sa sortie, tout court.

Et bien nous y allons. Nous aurons tous notre petite OD quotidienne.

Arrête de chialer. Pascale ne t'aime pas. Je ne t'aime pas. Mais on n'est pas obligé de tous s'aimer, n'est-ce pas ?

Non ? Pourquoi ?

Parce que je pense que tu ne seras jamais rien sinon un petit frustré qui croit encore au Père Noël. C'est même agaçant ta naïveté. On ne sait pas si tu mimes ou si c'est vrai.

...

J'ai été trois fois à Fernand Widal. Fermé dans une cellule capitonnée. Tu sais ce que c'est ?

C'est pour ça que tu chiales ?

Laisse les morts enterrer les morts. On mourra. Ça c'est sûr. Il n'y a pas d'alternative. Et c'est pas joyeux d'être *toxico*. Cela ressemble à une passion perverse de laquelle on ressort totalement détruit. Tu crois que je l'ignore ?

Cela se passe dans l'esprit des divinités. Les divinités de l'*héro*, de la *poudre*, du *smack*. Les divinités de la nuit.

Elle ? C'est la fille *gothique*. Elle se prend pour Marc Bolan.

(Cette fille gothique est amoureuse de Laure, l'une des toxicos, et Laure joue un jeu très malsain avec elle.)

Je ne me prends pour personne. Je voue un culte, c'est tout.

Il t'en reste un peu ?

Non. J'ai plus rien. Et puis de toute façon, il faut payer. Il faut toujours payer. Tu crois que c'est gratuit parce que on t'a filé de la bonne pour pas cher. Détrompe-toi. Il faut payer. Il n'y a que cela ici. Même ici. Tu crois que nous sommes des anges perdus dans le *sfumato* de la défonce. Détrompe-toi : il n'y a ici personne qui ne sait mieux haïr que nous, y compris entre frère et sœur.

Tu as été en Guyane Française ? Et tu finis dans cette pizzeria minable. Tu ferais mieux de boire. C'est plus long comme suicide.

Voilà, c'est tout gâché. Je voulais que l'on soit cool, que l'on respire de la came. Lui, il pleure et il a des envies de mégalo. Elle, elle flippe complètement sur le rock *gothic*. Et mon frère fait le savant, alors qu'il en sait moins que nous. Et celui-là qui ne fait que s'ennuyer, rien ne le satisfait. Et puis, cet autre qui ne jure que par la fin des *toxicos*, leur extermination. Moi, tout ça, ça me fait vomir. Et celle-là qui donne des conseils. Ça me fait marrer.

Jean-Louis ne m'a jamais aimé. Je ne l'ai jamais aimé moi non plus. Il a couché avec mes trois sœurs comme si c'était un miracle. Mais, moi, je m'en fous. Qu'il reste ce qu'il est et on verra dans quarante ans l'état général de ce pauvre coq.

Et tu crois que tu vas ressusciter ?

VII

Une chambre capitonnée à l'Hôpital Fernand Widal dans le 10^{ème} arrondissement de Paris. Didier, un des personnages de cette pièce, est en proie à des crises d'angoisse qui le rendent incobérent et instable. Il ne contrôle plus son humeur. Il déraisonne et monologue.

Les infirmiers disent : « pour votre bien ». Mais, le Bien, savent-ils ce que c'est ? ce que cela peut vouloir dire ? C'est une espèce de pointe fine sur ma poitrine. Comme si tout était prisonnier du sternum. Du plexus solaire. Là, solaire. Le contraire du *shoot*. Le contraire de tout ce qui est vivant. De tout ce qui est mort. Des pointes fines sur mes bras. Des légendes qui sortent de ma bouche. Je le hais. Je la hais aussi, je les hais. La médecine ? Cela ne rapporte rien. Cela rapporte quoi d'être enfermé dans une cellule capitonnée ? Un lit par terre. Des fenêtres grillagées. Des portes. Et puis cette violence. Cette chose superbe qu'est la violence. Les gens normaux, ils ne savent pas vaincre le temps, eux non plus. Sortez-moi de là ! S'il n'y avait que la question physique, la dépendance par exemple. Je n'ai personne ici. Aucun amour. Aucune personne qui pourrait se sentir sensible. Il faut chercher l'absolu. Le corps absolu. Le corps qui se dégage de la drogue. Voilà. Je suis invisible. On voit à travers moi. Quelque chose de palpable. De matériel. De tangible. Mais, ce corps ne compte pas. Avant de planer. Car les benzodiazépines ça donne pas de corps. Ça fait pas planer. Mais j'en ai marre. Là encore une manière de refus. Je refuse ma personne. Je veux être quelqu'un d'autre. Et ce n'est pas passager. Cela existera longtemps. Cela durera. La drogue, c'est la détresse du langage. Ce qu'on dit, cela ne correspond à aucune vérité. Et puis, enfoncer une seringue dans ses veines, mordiller un petit cube d'opium alors que rien ne facilite moins la vie, ou rester quatre jours éveillés après cinq capsules de Dinitel. Cela ne ressemble pas au bonheur, même artificiel. Aucune métaphysique disait mon professeur de philosophie. C'est juste le prix de la souffrance. Un laps de temps inégal. C'est au mieux la mort. Appuyer sur les voyelles toniques. C'est la drogue qui rend mortel. Dur. Très dur. Dur. Très dur. Les drogues diurnes et les nocturnes. Écouter les choses de l'esprit, disait mon professeur de philosophie. Des cris qui

démontrent la vie. Qui la prouve. La ceinture des benzodiazépines. Un cachet pour faire descendre. Revenir parmi les vivants. Trois *Valium 50* pour remonter. Je me hais. Tout le monde hait tout le monde. River Phoenix, c'est lui dont on parlait. Sa surdose au café. Un double. Ce n'était pas le double, pas la doublure, mais le vrai River Phoenix.

VIII

De nouveau dans une chambre, ou plutôt dans le séjour d'un petit appartement très sombre, peut-être en pleine nuit, à Paris, Paris avec la terrible réalité de ses toxicos, de leur angoisse. Là encore, les personnages semblent exister hors de tout contexte, un peu comme s'ils récitaient une sorte de sous-texte, toujours, un texte dont ils ne mesurent pas la symbolique.

Les deux garçons sont face à face, le premier est allongé sur un sofa, sous une couverture kabyle quand le second reste le torse dénudé et un léger air ironique sur le visage.

Trois Dinitel, ça te va ?

Tu sais, je suis vulnérable. Tout me touche.

La Sainte, elle est *hight*, elle est invulnérable. Un peu comme si elle se trouvait sous *coke*, une *coke* intérieure, tu vois.

Tu veux ?

Comme tu veux.

Pas de larmes.

Pas cette fois-ci.

Pas de « je suis beau comme une fille ».

Et alors ?

...

Sinon rien : pas de Dinitel, pas de joints.

C'est parti.

Serge ? Tu m'aurais fait l'amour si j'avais osé te demander ce soir où tu étais seul chez toi, et moi, sur le sofa. Dans un état indescriptible. J'y repense des fois. Je me dis que tu aurais couché. C'est vrai ?

Je ne vois pas ce que tu veux dire.

Tu sais, c'est proche de l'amour.

Quoi ?

La défonce.

...

Tu sais, je peux rien dire à Pascale. Elle ne t'aime pas du tout depuis la nuit que tu as passé sur mon sofa.

Je l'ai compris, ne t'inquiète pas.

Allez. Donne-moi.

Mets ce disque de U2.

Tu crois en Dieu ?

Peut-être. Cela permet de triompher parfois.

Triompher de quoi ?

De Satan. De la came.

...

J'écris des faits pratiques. Sur des agendas, sur des calendriers. Partout. J'écris que je vais mourir. Que je ferai pas de vieux os. Que mon nom me dégoûte. Que mon père me dégoûte. Que ma grande sœur n' imagine pas comme je me sens à côté d'elle. À la fois, innocent et coupable. Sa protection. Contre mon père, cet homme si brutal qu'on a de la peine à imaginer. Sa protection. Mais elle ne sait rien des *shoots*. Elle croit que je sniffe de temps à autre. Elle ne sait pas que c'est 100 pour 100 des cas. Toujours. Toute la semaine. Dimanche. Le *shoot*, ça remplace tout.

Une cigarette ?

Tiens. Prends.

C'est pas si réjouissant.

Tu veux dire ?

D'être ce que nous sommes.

...

Remets la k7.

Toi, ce sont des amours ténébreuses.

Plutôt mourir.

Un champ de ruines.

IX

Devant le rideau de scène fermé. Le personnage est censé être un rescapé de la drogue, mais à un autre âge, un témoin qui a cinquante ans maintenant. Il raconte a posteriori ce qu'il pensait à l'époque de son intoxication.

Sales années. Sales années. J'ai perdu beaucoup. Je me suis abîmé. J'ai été mauvais. J'ai perpétué de mauvaises actions. Voire très mauvaises. Jusqu'à l'hôpital. Jusqu'à la naissance de Jawad. Là, au milieu de ma cure, j'ai reçu la visite de Camille. Un baiser de Camille au beau milieu du service fermé de l'hôpital. Cela est resté vraiment dans ma mémoire. Mais en même temps, cela m'a fait passer au rang des miraculés. C'était la dernière des vertus que j'ai vu au fond de cette boîte de Pandore qu'avait ouverte la drogue. J'étais dans une sorte d'apnée, de nage en apnée au centre de ma personne. Je ne savais pas que j'allais vivre trente ans de plus. Je respirais à peine dans cette plongée au sein des eaux saumâtres de la cure de désintoxication. Je respirais à peine. C'était l'enfermement. J'ignorais que je serais sauvé. C'est à la naissance de Jawad que j'ai su que je pouvais m'en tirer. Avec un autre mode de vie surtout. Même si aujourd'hui je dépense des sommes considérables dans les jeux de la FDJ. Je suis comme fou dès que je gratte les chiffres du loto. Je joue des sommes considérables. Je suis quand même sorti de l'héro. Un pan entier de ma vie a été détruite. Seulement, je ne retombe pas. Ni dans l'épilepsie. Ni dans la narcolepsie. Dès que j'entends les *B'52* ou *Joy Division*, je ne sais pas ce qui se passe en moi, mais je revois le passé, je revis telles quelles les heures de l'addiction. Sans barrière. Et c'est à la fois un plaisir et une douleur. C'est comme ça que le souvenir marche chez moi : revenir à un âge impossible où j'aurais pu soigner ma personne et ne plus jamais connaître d'échecs ni de douleurs. Là, un point d'appui : sorti de l'héroïne. Par exemple, descendre dans un *night-club*, seul, en espérant trouver quelqu'un pour la nuit, puis de la nuit, pour la vie. Cela ne s'est jamais passé ainsi. C'était une forme de voie sans issue. Je peux facilement me reporter vers ces années de la dépendance. Et c'est ce qu'il y a de plus inhumain. On n'est plus tout à fait un humain quand on est *toxico*. On est un monstre. On devient monstrueux.

X

Le personnage salue le public, en se penchant pour remercier de l'attention des spectateurs ; puis le rideau s'ouvre sur une nouvelle chambre, ou plutôt cette fois-ci sur un grand appartement comprenant une pièce coupée en deux par un mur arrondi, et une autre pièce où dort l'enfant du couple.

Écoute, mon copain se plaint. Il ne t'aime pas. Qu'est-ce que je peux y faire ? On s'est connu il n'y a pas si longtemps. À l'époque je vivais avec Gilles. On s'est séparé à Houston, tu le sais. Gilles ne pouvait pas supporter la vie là-bas. Lui est retourné en Colombie. Pour se shooter à la *coke* ! Un *fix* toutes les 15 minutes. Ses bras scarifiés de bas en haut. Sur toute la veine cave. Toi, tu es resté à Kourou. Je ne sais ce qu'il t'est advenu plus tard. Je te retrouve ici, à la gare de l'Est, sans logement. Je te propose de venir chez moi. Mais il y a ce type que je viens de rencontrer, Tom. Il ne t'aime pas. Il a peur pour son fils. Que tu l'influences. Moi, je sais que non, mais lui il en est persuadé. Moi, je te disais que tu avais un cœur d'artichaut comme ça, sans y penser. Sans vraiment y penser. Tu as pris cela au sérieux. Je te revois sur la piste de danse de l'Hôtel des Roches. C'est vrai que tu étais étrange. Tu étais dans un monde parallèle. Dansant sur *Pride (in the Name of Love)*.

Oui, Véronique, je le sais.

Gilles et moi, on ne se trompait pas ?

Non.

Que veux-tu maintenant ?

Quelque chose que je ne connais pas. Quelque chose dont je pourrais me souvenir toute une vie. Oui, en dansant sur *U2*. Quelque chose de ce genre. Ne t'inquiète pas, j'irai ailleurs. J'irai en province. J'irai m'enfermer pour toujours en province, là où on est le mieux cadénassé.

Tu veux une *ligne* ?

Non. C'est terminé. J'en ai marre.

...

Je suis amoureuse, tu comprends ?

Oui. Mais ton Tom vient de te casser le pouce. Tu crois que c'est valable comme histoire ? Au bout de trois semaines, il te casse le pouce !

Ce que tu es crédule.

J'aimais assez Gilles. Je le trouvais intelligent. Plus que cette brute. L'enfant n'est même pas de toi.

Je te rends ton argent.

Merci.

Il ne faut pas rester ici. Il faut que tu partes. Tom arrive à 6 heures.

Qui a peur ? Tu as peur ? Il faudrait avoir peur ?

Moi, je trouve que c'est une marque d'amour.

Cette brute qui te tord la main et te casse le pouce ?

Prends ton argent. Pars. Adieu.

XI

Dans le living de Serge et Pascale. Le personnage principal est seul avec Serge. Il est allongé sur le sofa du salon, invité à dormir pour la nuit. Pascale n'est pas là.

Je ne prends plus rien depuis un mois. Je n'en peux plus. Et puis Soleil, mon ami de la DDAAS, il tombe, et il ne le sait pas. Il s'enfoncé. Moi, je ne veux pas tomber. Et puis avec Pascale nous voulons un enfant.

Cette semaine j'ai travaillé jour et nuit, j'ai fait pas mal d'argent. Mais je sais que je ne suis pas à ma place. Et ici, non plus. Je suis juste perdu. Je suis étrillé par un sentiment d'amour qui ne me va pas, qui ne me correspond pas, pour lequel je ne suis pas taillé, un monde d'hommes trop dur, trop près des émotions, juste pas à ma place. C'est pour cela que je ne ressens plus grand-chose ni dans le *H* ni dans l'*héro*. Je ne suis pas à ma place, y compris dans l'érotisme. C'est pas fait pour moi.

Tu sais, je suis orphelin. Il y a des zones floues en moi. Des zones sans étiquette. Des zones où tout flotte ou rien n'est surdéterminé. J'ai des frères et des sœurs que je me suis choisis sciemment. Qui ne sont pas biologiques.

Moi, je connais mon frère, mon père, ma sœur. Je m'anéantis malgré tout. Je suis à moitié accro aux *amphètes*.

Tu veux ?

Quoi ?

Coucher avec moi ?

...

Tu veux, est-ce que je te désire ?

Oui.

...

Oui. Je sais que Pascale ne m'aime pas. Je ne sais pas pourquoi. Elle voit clair dans les yeux des hommes. Elle ne se trompe pas. Moi je ne peux pas vivre dans la haine. Il y a trop de haine autour de moi. Et le désir, qu'est-ce que c'est ?

Pour toi ?

Oui, pour moi, pour toi.

Comment veux-tu que je te désire ?

N'agis pas, alors.

C'est mon idée : ne pas faire. Je sais que j'y penserai longtemps.

Pas de désir, alors ?

Pas de désir.

...

Tu voudrais que je m'en aille.

J'ai mal. C'est compliqué.

Tu veux deux amphètes ?

Tu en as ?

Oui.

Donne.

À condition que tu me dises pourquoi j'échoue.

J'échoue. Tu n'échoues pas. J'échoue.

Je te trouve excitant.

...

Je te trouve attractif. Alors pourquoi ?

Je ne sais pas. Juste une chose impossible. Impossible.

Tiens, prends.

Je les garde pour demain.

Une cigarette ?

Donne.

Je ne peux rien avouer à personne.

...

Il faudrait que je sois beau. Je me trouve repoussant.

Non, tu es super. Tu es super beau. Tu es sexy.

Alors, on fait quelque chose.

...

Tu sais je ne suis pas taillé pour cette vie entre les hommes. Milieu trop dur, trop impitoyable. Trop guerrier.

Alors, on ne se parle plus ?

Et demain ? Tu penses à demain. On ne pourrait plus se regarder. Pascale verrait bien ce que nous aurions fait. Moi, je ne veux pas. Non, je ne veux pas. Tu es très beau. Tu es très désirable, mais il faut que cela reste dans ma tête, que rien n'existe de ce genre. Je refuse. De toute manière, je ne suis pas fait pour cette vie. Rien de bon pour moi dans ce monde, la violence. Moi, je retourne cette violence contre moi et personne ne pourrait le supporter.

Tant pis.

Tu sais, je t'observe. Je dropperai les deux Dinitel demain en pensant à toi.

Bonne nuit.

Oui, bonne nuit.

On a raté quelque chose.

Oui, raté.

XII

On change de lieu et de temps. On se trouve dans une discothèque à Kourou, en Guyane française. On peut imaginer que le plateau sera plein de danseurs, de figurants susceptibles de jouer une espèce de chœur, laissant la petite scène qui va se dérouler devenir légèrement mythique, comme si le jeune homme qui danse ici allait vivre, au sein de cette heure nocturne, une scène primitive, constituant sa personnalité, dont il se souviendra comme d'un moment marquant.

Tu es seule ?

Oui. J'aime cette boîte.

Je travaille à l'hôtel des Roches.

Ici ? À Kourou ?

Oui.

Viens boire un verre.

Mon frère ne m'aime pas.

Tu vois, ce légionnaire. C'est mon copain du moment. Il faut l'éviter. Il va croire que tu me dragues.

...

Tu sais, je suis sous *psilo*. Il y a un dieu pour. Un dieu qui danse. Un dieu qui me traverse comme une épée, comme un glaive royal.

La danse de dieu ? Tu rigoles ?

Non, pas du tout.

...

Tu désires quelqu'un ?

Tu veux dire sexuellement ?

Oui.

Laisse-moi tranquille. J'ai 17 ans, et je sais pas grand-chose des états sexuels entre personnes adultes.

...

Et puis, je suis dans un état bizarre. C'est comme si je traversais une route brumeuse, et dont le brouillard serait enivrant, comme si j'étais pris par cette ivresse, sans boire, juste en dansant. Et puis la *psilo* réagit différemment sur chacun.

Je crois qu'il nous regarde.

Ce sergent ?

Tu veux un verre ?

Un tonic, c'est mieux.

Alors deux !

Quel vacarme !

Tu es un peu ado encore...

Oui, mais je sais que je suis quand même profond. C'est ce que m'a dit la jeune gitane qui m'a lu les lignes de main : *un vol de papillons noirs*.

Le plus jeune des personnages se dirige vers le comptoir du Club, commande deux tonic. Le légionnaire, le sergent vient vers lui. Il lui donne un violent coup de tête. Puis il regagne son siège.

XIII

Au marché de l'opium au Caire. Deux jeunes personnes, un frère et une sœur à peine majeurs se font guidés par deux jeunes Égyptiens. Visiblement ces deux entremetteurs sont aguerris. La scène peut être muette, à l'instar de la scène de la salle de shoot. Cela devrait s'organiser comme un ballet, danses des personnages et des vendeurs toujours sur le qui-vive, craignant l'intervention de la police. Et c'est le cas. Soudain, tous les vendeurs disparaissent dans de petites rues vers des portes de maisons compliquées. On comprend que c'est dangereux. Je ne suis pas chorégraphe mais on peut imaginer un ballet très minuté, très travaillé sur le plateau. Je pense à cette longue partie dansée du Salomé de Strauss. Peut-être faudrait-il s'inspirer de la chorégraphie des Indes Galantes de Clément Cogitore. Pour finir tout le monde disparaîtra. Pour ce qui est de la musique, à mon goût, je préférerais un titre de la Cold Wave anglo-saxonne. Toujours est-il que les deux Européens sont davantage des spectateurs que des danseurs. Reste que le lieu est menaçant.

XIV

À Louxor.

Tu prendras le train pour la Mer Rouge. On se retrouvera à Alexandrie.

Pourquoi ?

J'ai l'impression qu'il faut que l'on se sépare.

Je ne comprends pas pourquoi.

Peut-être y a-t-il un autre chemin.

Qu'est-ce que tu veux dire ?

...

Et ton horoscope ? Ton karma ?

Je ne sais rien. Je préfère être comme je suis sans explications.

Il y a juste une faille. Un endroit où tu ne peux pas aller. Une zone lointaine de la psychologie humaine que personne n'aborde avec joie. Avec de telles violences. C'est un endroit où je ne peux aller que seul.

C'est bizarre, ça va ?

Tu auras peut-être une vie courte. Tu pourrais mourir de n'importe quoi, d'un cancer du foie. Par exemple en refusant de te soigner. C'est bien ce que la gitane t'a prédit ?

Une vie courte et un refus.

En vérité, je suis injuste avec toi.

...

Tu m'attendras à l'hôtel Youssef Gabriel Chahine. Je quitterai Louxor dès que possible.

Alors, je pars seule ?

Oui, laisse-moi avec mon mauvais génie. Tu garderas les deux *Acid* pour plus tard.

Je te dirai à quoi ressemble la Mer Rouge.

Alors, on continuera de s'appeler mutuellement *Hermanito* et *Hermanita*. Même si cela s'écroule. En cas où quelque chose s'effondrerait. Quelque chose qui tombe, qui dégringole.

Les *Buwards*, je les garderai.

XV

Devant le rideau de scène. Le personnage monologue.

Le temps est fini. Il a un terme. Il finit quelque part puisqu'il a commencé. Et déjà, deux de mes sœurs sont mortes. Toutes les deux par idéal. La première avec un surdosage de barbituriques et l'autre qui n'a pas voulu soigner un cancer des os. Une attirance pour le morbide. Le danger des drogues psychiques. Pour moi, c'était la fin de l'enfer. L'enfer vital comme je l'appelle. Juste au début de ma vie d'adulte. Un adolescent attardé dans la souffrance de la puberté, mais très longtemps après, dix ans durant. Puis, ce fut la rémission. Difficile de se mettre à nu. De s'observer avec impartialité. Ce que j'étais. Ce que je suis devenu. Bien sûr, les substances ont toute leur importance. Elles ont fait mon lit de douleur. De plus je ne sais que vaguement ce qui m'a transformé. L'Égypte c'est loin. C'est loin Kourou. Les deux plus grands fleuves de l'univers : l'Amazone et le Nil. Le temps doit finir. Il n'existe pas. Il n'a aucune matérialité, sinon une opération de mathématique très abstraite. J'ai juste des visions. Ou plutôt des voix en moi qui me contraignent à l'unité. Je dois faire face à ces dialogues et ces dialogues me constituent. Je dois rester en moi comme en une unité. D'ailleurs, je suis une unité. Je ne suis pas divisé. C'est pour cela que les narcotiques sont un danger. Ils séparent. Ils creusent le clivage, la coupure. Puis les années passent et tout devient étranger, change de forme. Rien de stable dans les souvenirs sinon une impression de réalité qui est peut-être fausse. Il faut toujours avoir recours à la réalité. Elle est positive. Elle clôt. Elle adoube les faits. Mais, comme dit le poète, *je suis surtout occupé par des crépuscules sombres et divers*. Il n'y aura que des portes, qu'il faut fermer, clore en soi toutes ces ouvertures faites au sein de ma psychologie. Fermer les portes. Surtout.

XVI

Une plage. Trois personnages sont assoupis sur le sable. C'est sans doute le matin, tôt. Lumière crépusculaire.

J'ai froid.

Ils savent ?

Eux ? nos familles d'accueil ?

Je crois.

Elles doivent être affolés.

C'est bien fait.

C'est illégal.

Nous devrions être dans ces familles qui nous accueillent.

La bouteille de Cointreau c'était pas prévu.

Le Cointreau, je crois que je n'en boirai plus de ma vie. Cette odeur. Ce goût de sucre et d'alcool. C'est vraiment dégueulasse.

Avec une pilule de Tranxène.

On a abusé, n'est-ce pas. Ils vont être furieux.

La famille qui m'accueille à Santander.

Après tout, je suis un adolescent.

...

Ça me rend nerveux.

Donne-moi une cigarette.

Une Ducados.

Regarde : la bouteille est belle.

J'ai pas rêvé. Les huit dernières heures se sont évaporées, oubli.

Oubli.

Étourdi.

Du bien.

Pas tellement.

Tu trouves ?

L'effet du Tranxène 50.

Oui ?

On va marcher sur le sable.

Non, il faut rentrer.

...

C'est nos familles d'accueil qui vont être inquiète. Ils ont dû appeler la *Guardia Civil*. Eux, ils ne sont pas marrants.

C'est une expérience.

Donne, donne.

Quoi ?

Quelque chose pour ce soir.

XVII

Un appartement en banlieue parisienne où vivent un toxicomane et sa sœur, leur chien, et un jeune homme qui pourrait être le personnage principal.

J'ai aperçu une chose dans le miroir.

Quoi ?

Deux yeux rouges dans la cuisine, deux yeux qui apparaissaient sur le reflet de la fenêtre dans la nuit, puis dans le miroir de la salle de bain. Deux yeux rouges, dans le noir. Le regard du diable. Le regard de Satan.

Moi, hier soir, à l'Odéon, j'ai vu un drôle de spectacle. En rentrant tard, dans les rues désertes de L'Île-Saint-Denis, j'ai été suivi par le bruit d'un mouvement de cliquetis indéfinissable. Un bruit de chaîne, un bon moment.

Ces yeux fluorescents. Le signe que mon frère mourra. Il est trop loin dans la *dope*. Il sniffait et il disait que c'était sans gravité. Mais en lisant son journal, j'ai bien vu que le mal était déjà très avancé. Il se *shoote* dans la salle de bain.

Tu l'as lu, alors ?

Oui. C'est bizarre, il parle de toi. Même avec amour.

...

Cela se télescope, une perte de contrôle. Il tombe. Il tombe. Chaque piqûre lui ôte une partie de sa matière grise.

Tu te rappelles cette soirée, sans doute.

Mais ces yeux rouges, tu crois que c'est quoi ?

Des émanations du diable.

Des yeux rouges puis phosphorescents. Dans la nuit.

C'est l'enfer, n'est-ce pas ?

En quelque sorte.

...

Le frère apparaît.

J'ai vu le diable.

On a tort de ne pas croire au diable.

(en aparté) Il est drogué ?

La haine.

Le malheur.

L'indifférence.

Même devant les autres.

Devant tout.

...

Je suis indifférent.

Rien ne t'intéresse.

Et ton nom de famille ?

Le docteur Cohen m'en parle à chaque fois. Mais c'est pas ça qui va me soigner. Il me prescrit son *Palfium*, je n'attends que ça.

C'est terrible, c'est l'enfer.

Vivre en enfer. Voir Satan régner, tous les jours. Je mourrai jeune de toute façon.

Oui, tu mourras et tu laisseras derrière toi tes sœurs dans le malheur. Dans les larmes. Et chacune de ces larmes t'accuseront. Car il y a une justice pour le malheur. Et chaque larme, tu paieras chaque larme de chacune de tes sœurs. Jusqu'à la fin des temps. Tu te rappelleras cette soirée.

Tu parles... Je ne pleure pas, moi.

XVIII

Dans une petite chambre dans un grenier. 5 personnages fument. Il s'agit des premières bouffées de Marijuana qu'inhale Didier, le personnage le plus jeune du groupe. La scène est éclairée par un rayon de lumière venant du hublot du toit. Pour Didier il s'agit de comprendre Les Paradis artificiels, livre qu'il a lu il y a peu, sans en deviner la vérité.

On remonte ici dans le temps du récit, sachant qu'au fond du plateau se dresse un rideau de scène factice, lequel servira à la dernière scène de la pièce. Nous pourrions nous trouver chronologiquement juste après la scène de la plage de Santander ; ces deux scènes sont sans doute les plus anciennes dans la mémoire du spectacle.

C'est une histoire sans paroles.

C'est la première fois ?

J'ai juste un peu peur.

Quoi ?

Là, la fumette.

Comment tu appelles cette fumée ?

C'est tout un vocabulaire.

Il faut percer cette bouteille plastique et la remplir d'alcool pour que la fumée s'en imprègne.

Tu es jeune !

Oui, un peu.

C'est la première fois ?

Oui.

Tu as peur de la mort ?

Je ne sais pas.

Tu es lycéen ?

Non, au collège.

Aucune drogue ?

Pourquoi ?

...

Une manière de vivre ailleurs.

L'alliance de l'imagination et du sang.

Il faut du sang ?

Il faut un peu de tout.

C'est fort comme une cigarette, rien de plus.

Lui ?

Mon père.

Un père qui n'existe pas, n'est-ce pas ?

C'est peut-être mieux.

Une ombre malsaine.

Donne un peu.

Fais passer.

Prends.

Inspire.

...

Le mot fait peur.

Tu as peur des mots.

Je ne retrouve rien de ce qu'écrivait Baudelaire.

C'est important ?

Oui, très.

Des peurs bleues.

Il faut partir.

Quitter la chambre pour les vapeurs.

On ne sait jamais...

XIX

Le personnage qui clôt la pièce se trouve devant un rideau de scène – aménagé par exemple au fond du plateau. Il faut penser que ce dernier passage de la pièce décrit une surdose de produits narcotiques. Donc, Didier tombera, sans doute, d'un seul coup, entraînant avec lui le rideau qui se déchire depuis les tringles du grill scénique. L'OD est rapide. Elle est même fulgurante. Donc, les derniers mots prononcés doivent être dit de façon sporadique, hachée, derniers mots légèrement criés, car c'est bel et bien la mort qui accueille ce triste garçon qui meurt à moins de 30 ans.

Au secours ! Oui. Oui. Oui. Je crois que je fais une OD. Je ne voulais pas. C'est drôle de crever si vite. Oui. Oui. Le dernier souvenir, la porte du *Bus palladium*, rue Pierre Fontaine, et Laure qui faisait mauvaise impression au videur. Voilà. C'est ridicule comme dernière parole. Oui. Et puis s'il faut tomber, je tombe. Oui. Oui. Mais, Dieu que c'est moche. C'est moche la mort. Je l'attendais mais je ne savais pas qu'elle serait si moche. Oui. Oui. C'est ce qu'on appelle une OD, une belle OD. Oui. Ou...

Il s'effondre.

FIN

Août 2024-Août 2025